



HAL
open science

Des “ sciences maîtresses ” au “ carrousel diabolique ” : linguistique et anthropologie au début du xxe siècle. Présentation

Pierre-Yves Testenoire

► To cite this version:

Pierre-Yves Testenoire. Des “ sciences maîtresses ” au “ carrousel diabolique ” : linguistique et anthropologie au début du xxe siècle. Présentation. *Histoire Epistémologie Langage*, 2022, 44-2, pp.17-29. 10.4000/hel.3209 . hal-03981855

HAL Id: hal-03981855

<https://hal.science/hal-03981855>

Submitted on 10 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des « sciences maîtresses » au « carrousel diabolique » : linguistique et anthropologie au début du xxe siècle. Présentation

Pierre-Yves Testenoire



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hel/3209>

ISSN : 1638-1580

Éditeur

Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage

Édition imprimée

Pagination : 17-29

ISBN : 9791091587198

ISSN : 0750-8069

Référence électronique

Pierre-Yves Testenoire, « Des « sciences maîtresses » au « carrousel diabolique » : linguistique et anthropologie au début du xxe siècle. Présentation », *Histoire Épistémologie Langage* [En ligne], 44-2 | 2022, mis en ligne le 05 janvier 2023, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/hel/3209>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

DES « SCIENCES MAÎTRESSES »
AU « CARROUSEL DIABOLIQUE » :
LINGUISTIQUE ET ANTHROPOLOGIE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE
PRÉSENTATION

Pierre-Yves Testenoire

Sorbonne Université, Faculté des Lettres, INSPE de Paris, F-75016 Paris France
Université Paris Cité and Université Sorbonne Nouvelle, CNRS,
Laboratoire d'histoire des théories linguistiques, F-75013 Paris, France

Le présent dossier thématique propose d'interroger les relations entre savoirs anthropologiques et savoirs linguistiques au début du xx^e siècle, des relations qui relèvent tant du dialogue que du chevauchement. Linguistique et anthropologie, langue et race, langue et culture : les débats tels qu'ils se forment à cette époque révèlent la permanence d'un projet unitaire de science de l'Homme. Les couples ainsi posés à intervalle régulier n'impliquent pour autant ni juxtaposition de champs du savoir étanches, ni collaboration pacifique, ni inclusion. Les premières années du xx^e siècle correspondent à une période d'autonomisation et de réflexivité au sein de deux champs disciplinaires, ce dont témoignent les débats sur la désignation de chacune de ces sciences – de façon exemplaire entre anthropologie, ethnologie et ethnographie d'un côté, linguistique, philologie, glottologie, grammaire historique, etc. de l'autre¹. Les liens qui réunissent chaque élément de ces couples ne semblent pas plus stabilisés. L'objet du présent dossier est précisément d'explorer les différentes façons d'envisager les connexions entre sciences du langage et sciences de la culture ou, pour le dire autrement, d'interroger les différents sens que l'on a pu donner, dans l'empan chronologique retenu, à la conjonction du titre « Linguistique et anthropologie ».

« Linguistique et anthropologie » est le titre de deux articles emblématiques, bien que d'importance inégale pour l'histoire des sciences du langage, écrits à

¹ Nous privilégierons ici de façon générique, et selon un point de vue qu'on pourrait qualifier d'*etic*, les appellations linguistique et anthropologie sans tenir compte de la prédominance d'ethnologie dans le contexte européen et d'anthropologie dans le contexte américain.

un siècle de distance. Ces deux textes permettent de mesurer sur ces questions le chemin parcouru. En premier lieu, « La linguistique et l'anthropologie », avec des articles définis, est le titre de la réponse que fait Paul Broca, à la Société d'anthropologie de Paris en 1862, aux thèses d'Honoré Chavée sur les corrélations entre races et familles de langue. Quatre-vingt-dix ans plus tard, « Linguistique et anthropologie », mais cette fois sans article, est le titre de la conclusion de Lévi-Strauss à *The Conference of Anthropologists and Linguists* qui se tient à l'université de l'Indiana à Bloomington en 1952. Ces deux textes sont écrits du point de vue de l'anthropologue. Leur acception d'anthropologie diffère cependant, ce qui témoigne du déplacement des questionnements scientifiques à un siècle d'écart : dans un cas, avec le médecin Paul Broca, « anthropologie » renvoie à l'anthropologie physique, dans l'autre, avec Lévi-Strauss, elle désigne ce dont il sera prioritairement question dans ce dossier thématique : l'anthropologie sociale.

1 « LA LINGUISTIQUE ET L'ANTHROPOLOGIE » (1862)

Le texte de Broca établit, on le sait, l'absence de corrélation entre les langues et les propriétés physiologiques de l'homme. Il réfute les hypothèses de Chavée (1862) sur les causes biologiques de la différenciation linguistique avec des arguments principalement physiologiques – en particulier celui de l'identité des organes de la parole chez un locuteur de langues indo-européennes et chez un locuteur de langues sémitiques. Contre Chavée, qui proposait de classer les races humaines selon des critères linguistiques, Broca soutient que les langues n'ont pas la permanence des traits physiologiques et ne sont donc pas le critère prioritaire pour le classement des races humaines. Il démonte ainsi le concept de race tel que l'emploie Chavée, qui est un conglomerat de caractéristiques biologiques, culturelles et linguistiques. En décorrélant classement physiologique et linguistique, Broca assigne à la linguistique et à l'anthropologie des objets complémentaires mais autonomes : la linguistique est conçue comme une science auxiliaire qui « ne fournit donc pas à l'anthropologie des caractères de premier ordre » (Broca 1862 : 297). Cette position, qui sera celle de la Société d'anthropologie de Paris, ouvre la voie à la marginalisation progressive du naturalisme linguistique et à l'organisation, en France, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, d'un champ d'étude de l'histoire des langues clairement séparé de l'étude de l'histoire naturelle de l'Homme. Cette partition s'illustre dans la coexistence sans interférence entre, d'une part, la Société de linguistique de Paris (SLP) et, d'autre part, la Société d'anthropologie de Paris². Les linguistes rattachés à la première société s'interdisent toute excursion au-delà de l'étude des langues quand les seconds défendent l'indisso-

2 Sur l'histoire de la Société d'anthropologie de Paris, sans doute moins connue des lecteurs d'*HEL* que celle de la SLP, cf. Wartelle 2004.

ciabilité de la linguistique et de l'anthropologie, toutes deux conçues comme des sciences naturelles – cf. Lefèvre (1876) ; Hovelacque *et al.* (1880). Exemple de ce programme est le discours que publie André Lefèvre, le successeur d'Abel Hovelacque dans la chaire d'Ethnographie linguistique à l'École d'anthropologie de Paris, à l'occasion du treizième anniversaire de son enseignement (Lefèvre 1902). Il place son travail scientifique sous l'égide de « trois sciences maîtresses, destinées à préparer de concert l'émancipation totale de l'esprit humain » : la linguistique indo-européenne, l'anthropologie de Broca et « la doctrine fameuse de l'évolution darwinienne ». Lefèvre défend la thèse d'un « parallélisme entre le rang d'un idiome dans le cycle du langage, la culture de l'esprit et l'importance historique d'un groupe humain ». Et de proposer un programme de lecture évolutionniste et racialisé de la typologie héritée du XIX^e siècle (langues isolantes/agglutinantes/flexionnelles) en distinguant l'« isolement et immobilité du monosyllabisme chinois dans son épais et impénétrable empire », « la retraite manifeste des innombrables parlers dits agglutinés vers les confins du monde civilisé » et « la situation centrale et l'expansion croissante des langues qu'on appelle inflectives et des peuples qui les ont inventées ou adoptées » (Lefèvre 1902 : 222-223). On le voit, l'essoufflement du paradigme naturaliste en linguistique (Desmet 1996) n'empêche pas certains savants de prolonger au-delà du XIX^e siècle les liaisons dangereuses entre science du langage et anthropologie physique³.

2 « LINGUISTIQUE ET ANTHROPOLOGIE » (1952)

Près d'un siècle plus tard, la délimitation et la légitimité des objets de chaque discipline semblent suffisamment assurées pour qu'anthropologues et linguistes jugent sans risque d'entreprendre, à l'été 1952, un dialogue interdisciplinaire lors d'un colloque organisé à l'université de l'Indiana. Cette rencontre se tient dans un tout autre contexte : celui du développement de l'ethnolinguistique américaine comme champ disciplinaire structuré. Le colloque de Bloomington trouve son origine directe dans la controverse sur les rapports entre *language* et *culture* qui agite les pages de la revue *American Anthropologist* au début des années 1950. Le point de départ de cette controverse est l'article « Language “and” Culture: A Protest » que Charles Hockett (1950) fait paraître dans *American Anthropologist* en réaction aux articles de Voegelin & Opler (1949) et de Silva-Fuenzalida (1949). Son article suscite les réponses de Buswell (1950), Sebeok (1950), Voegelin (1950), Reichard (1950) et Taylor (1950). Ce qui est mis en débat dans ces échanges, ce sont les conséquences à tirer du truisme, partagé par tous, selon lequel la langue fait partie de la culture. On s'interroge sur la possibilité d'établir, dans la lignée des travaux d'Edward Sapir, des correspondances entre catégories linguistiques et

3 Cf. Auroux (2007), qui prolonge l'étude classique d'Olender (1989), ou encore Haoui (1993).

catégories culturelles, mais aussi – sur un plan plus épistémologique – sur les différences entre les méthodes propres aux linguistes et celles des anthropologues et sur la nécessité d'un domaine *ethnolinguistics* pour penser ces correspondances. Le débat sur les relations entre langues et cultures trouve encore plus d'échos avec la parution concomitante des *Collected Papers on Metalinguistics* de Benjamin Lee Whorf (1952). Un colloque réunissant linguistes, anthropologues, psychologues et philosophes est organisé à Chicago l'année suivante pour discuter les hypothèses de Whorf. Les actes paraissent sous un titre qui traduit bien les débats du temps : *Language in Culture: A Conference on the Interrelations of Language and Other Aspects of Culture* (Hoijer 1954).

Les actes du colloque de 1952, *Results of the Conference of Anthropologists and Linguists* (Jakobson *et al.* 1953), contiennent trois textes : le résumé des exposés et des débats par Voegelin et Sebeok et les deux conférences conclusives du colloque, l'une due à Roman Jakobson, l'autre à Claude Lévi-Strauss. Le texte de Jakobson (1952), « Le langage commun des linguistes et des anthropologues », ne parle pas d'anthropologie : au-delà d'un appel général à la collaboration entre linguistes et anthropologues, il développe surtout l'intérêt de la théorie de la communication pour les études linguistiques. Celui de Lévi-Strauss s'attache à distinguer les différents niveaux où se situent les rapports entre langues et cultures. Ses conclusions restent prudentes : il se contente de noter que les corrélations entre faits de langue et faits de culture ne se situent ni dans le rien, ni dans le tout – « les linguistes et les anthropologues s'en seraient déjà aperçus » (Lévi-Strauss 1974 [1952] : 97) – mais dans un entre-deux qu'il faudra évaluer. Plus intéressante est la représentation qu'il donne de chacune des disciplines et de ce qu'elle attend du dialogue avec l'autre. Les anthropologues sont décrits comme envieux du degré de formalisation auxquels sont parvenus les linguistes. Quant aux linguistes, ils sont présentés comme perdus sans les spéculations humboldtiennes auxquelles ils sont habitués, attendant des anthropologues qu'ils donnent un sens à leurs analyses formelles. La conférence apparaît dès lors « comme une sorte de carrousel diabolique où les anthropologues courent après les linguistes, tandis que ceux-ci pourchassent les anthropologues, chaque groupe essayant d'obtenir de l'autre ce dont celui-ci voudrait précisément se délivrer » (Lévi-Strauss 1974 [1952] : 86).

3 DES COURANTS NATIONAUX

Entre 1862 et 1952, c'est-à-dire entre la partition, féconde pour les deux disciplines, issue de la controverse entre Broca et Chavée, et la conférence de l'université de l'Indiana, les relations entre sciences du langage et sciences de la culture semblent être prises dans un double mouvement : un mouvement de divergence, nécessaire à la constitution d'objets et de méthodes scientifiques, et des esquisses de convergence pour répondre à la question lancinante des liens entre les langues

et les cultures humaines. Dans ce double mouvement, où se situe la période que ce dossier se propose d'interroger ?

Les premières années du xx^e siècle sont encore engagées dans un mouvement de séparation. La linguistique s'attache encore trop à délimiter son objet par rapport aux sciences connexes – philologie, études de folklore, histoire des religions – pour entreprendre sans se mettre en danger l'exploitation de données ethnographiques. Le bannissement des *realia* de la méthode de la grammaire historique et comparée ne favorise pas les contacts avec l'ethnologie. Il a été bien décrit, par exemple, comment la SLP marginalise les américanistes, contraints de fonder pour la description des langues non indo-européennes une société autonome, la Société philologique, où s'est noué, en marge, un dialogue avec les ethnologues bien plus nourri qu'au sein de la SLP (Auroux 1982).

L'anthropologie sociale, au même moment, est aussi engagée dans un mouvement de séparation. Elle n'acquiert dans la seconde moitié du xix^e siècle un statut scientifique autour d'un objet clairement déterminé – l'étude de la diversité des sociétés humaines – qu'en abandonnant à la philosophie les spéculations déconnectées des observations empiriques, à l'anthropologie physique la question de la variété biologique de l'espèce humaine et à la préhistoire la question de l'origine de l'Homme. Le tournant des xix^e et xx^e siècles correspond également au moment de la professionnalisation du personnel scientifique de l'anthropologie qui s'adosse à la création d'institutions : les musées d'ethnographie, les premières chaires d'anthropologie sociale (à Oxford pour Edward Tylor, à New York pour Franz Boas), les revues de documentation ethnographique et la création en 1902 de l'American Anthropological Association. De ce point de vue, les premières années du xx^e siècle inaugurent un moment de « recomposition de la science de l'Homme » (Laurière 2015), qu'on a pu considérer comme un « âge d'or de l'anthropologie sociale » (Weber 2015 : 187 *sqq.*).

Dans ce panorama, il est d'usage de distinguer le rôle très différent, pour des raisons historiques évidentes, attribué à l'anthropologie aux États-Unis d'Amérique et en Europe, et cela, sans minimiser les interactions ou les transferts entre les deux, incarnés par exemple par la figure de Franz Boas⁴. En Europe même, les configurations sont diverses entre les empires coloniaux. La situation en Allemagne, avec l'héritage de l'école d'anthropologie sociale de Bastian et de la psychologie des peuples de Steinthal et Lazarus (Trautmann-Waller 2004 et 2006), se distingue de celle de l'anthropologie anglaise, où le poids de l'histoire des religions est beaucoup plus fort – qu'on songe aux succès de Max Muller et, quelques années plus tard, à celui de *The Golden Bough* de Frazer. La tradition française, quant à elle, reste dominée à l'orée du siècle par le prestige des sciences naturelles et de l'an-

4 Sur l'héritage des sciences sociales allemandes chez Boas et le problème de son transfert aux États-Unis, cf. Espagne 2002 ; Renner 2004.

thropologie physique. L'institutionnalisation tardive de l'ethnologie dans la France de l'entre-deux-guerres doit autant à ce poids de l'anthropologie physique qu'à la méfiance théorique de Durkheim vis-à-vis de l'ethnographie. La description des rapports entre linguistique et anthropologie au début du xx^e siècle ne peut pas faire l'impasse sur les différences entre les traditions et les contextes nationaux. C'est pourquoi les contributions réunies dans ce dossier thématique explorent des cas de figures issus des quatre grands « courants nationaux différenciés » (Désveaux 2013) que l'on peut dégager au sein du discours anthropologique.

Alors même que la description des langues et celle des cultures ont une longue histoire commune – depuis les missionnaires et les grandes expéditions scientifiques de l'âge classique – poser la question du rapport entre linguistique et anthropologie en une période d'autonomisation disciplinaire n'a rien d'évident. Conçoit-on la description des langues comme un composant interne à la documentation anthropologique ? C'est la voie suivie par l'anthropologie américaine, qui fait de l'étude des langues amérindiennes l'une des quatre branches du domaine que couvre l'American Anthropological Association et qui voit se développer les premières chaires de linguistique au sein des départements d'anthropologie. Si cette inclusion correspond aux nécessités suscitées par les terrains d'Amérique du Nord, elle dépasse les seuls besoins pratiques. L'intérêt de l'anthropologie américaine pour les études linguistiques a des conséquences théoriques : elle consacre la centralité attribuée au langage parmi les faits ethnologiques. Cette position est défendue de façon exemplaire par Boas, qui fait des phénomènes linguistiques, en raison de leur caractère inconscient, un modèle pour penser les phénomènes ethnologiques. Il va jusqu'à considérer le langage comme « un des champs de recherche les plus instructifs pour l'étude de la formation des idées ethniques fondamentales » (Boas 2018 [1911] : 175).

Inversement, conçoit-on les sciences du langage et les sciences de la culture comme deux champs autonomes ? C'est la voie suivie au même moment par l'école durkheimienne qui, sans penser le rapport du social et du linguistique en termes d'inclusion, a noué des relations avec la linguistique de son temps, et spécifiquement avec Meillet et ses élèves. Si ce dernier signe son allégeance à la pensée de *L'Année sociologique* en définissant le langage comme « un fait social » au sens de Durkheim⁵, le programme qu'il développe au moment de son accession au Collège de France – étudier les « rapports entre le développement linguistique et les autres faits sociaux » (Meillet 1921 [1906] : 18) – maintient l'autonomie de l'étude de la langue. Faits culturels et faits linguistiques sont envisagés dans un rapport d'extériorité et selon un point de vue exclusivement historique. Il s'agit d'étudier l'influence des premiers sur les seconds, l'inverse est à peine envisagé. Les catégo-

⁵ La formulation figure dans l'article programmatique « Comment les mots changent de sens » paru précisément dans *L'Année sociologique* (Meillet 1921 [1905-1906] : 230).

ries grammaticales sont mises en correspondance avec des « conceptions » sociales et culturelles sur le long terme dans une recherche sur les causalités du changement linguistique. Le bilan que Meillet tire de l'étude de ces rapports une trentaine d'années plus tard, dans un texte de nouveau intitulé « Linguistique et anthropologie » (1933), est essentiellement négatif. Il constate que les données linguistiques ne sont pas exploitées dans les revues d'anthropologie et que les données matérielles ne sont d'aucune utilité pour la reconstitution historique des langues. Aucun fait positif, démontre-t-il, ne permet de corrélér, d'un point de vue historique, type de langue, type physique et type culturel (ce que Meillet appelle « civilisation »). Alors même qu'il rejoint sur ce point la thèse défendue par Boas suivant d'autres observations, ses conclusions sur les rapports entre linguistique et anthropologie sont aux antipodes : « si la linguistique et l'anthropologie », écrit-il, « sont des sciences connexes, si même la linguistique est une partie de l'anthropologie au sens large, il est matériellement impossible d'établir un lien entre les faits de langue et les principales questions qu'étudient les anthropologues » (Meillet 1936 [1933] : 89). L'écart illustre la différence qu'il y a – pour reprendre la distinction opérée par Lévi-Strauss dans sa conférence de 1952 – à traiter le langage « comme un *produit* de la culture » ou comme « une *partie* de la culture » (Lévi-Strauss 1974 [1952] : 84).

À côté du composant proprement théorique se pose également la question du traitement, dans la pratique des anthropologues, des données linguistiques et vice-versa du traitement par les linguistes des données ethnologiques. Ces données exogènes sont-elles prises en compte dans la description ? Si oui, sont-elles théorisées ? Et avec quels outils ? Ces questions soulèvent dès lors le problème du transfert d'outils méthodologiques ou de concepts d'un champ à l'autre avec la question inévitable de leur traductibilité ou de leur adaptation dans un cadre disciplinaire nouveau. Voilà quelques-unes des questions qu'abordent les contributions de ce dossier.

4 RÉSEAUX, CONCEPTS, IDÉOLOGIES

Chaque article du dossier thématique interroge la relation entre linguistique et anthropologie à la lumière d'un cas particulier issu d'un des grands courants nationaux évoqués ci-dessus (nord-américain, allemand, français et britannique). Chloé Laplantine s'intéresse d'abord à la formation de l'ethnolinguistique nord-américaine. Elle étudie, en particulier, la pratique de la collecte de textes en langue originale, qui est parfois considérée comme un trait spécifique de l'ethnologie américaine (Joseph & Kalinowski 2022 : 15 *sqq.*). Chloé Laplantine montre comment le travail de Boas sur les langues amérindiennes s'inscrit dans une tradition antérieure. Boas bénéficie de la planification par John Wesley Powell des recherches ethnologiques aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle. Il s'appuie sur des institutions (le Bureau of Ethnology), des revues (*Bulletin* et *Report of the*

Bureau of Ethnology, *Journal of American Folklore*, *International Journal of American Linguistics*) et les collectes de ses prédécesseurs (Daniel G. Brinton, Stephen R. Riggs, Albert S. Gatschet, James O. Dorsey), dont Chloé Laplantine étudie les apports en détail. Dans la pratique de la collecte de textes de Boas, elle fait ressortir trois aspects importants : l'établissement des textes comme sources de la description grammaticale, la volonté de se rapprocher du point de vue de l'autochtone et la question de la collaboration avec les « natifs ». Le souci de faire entendre, *via* l'édition de textes, la voix des autochtones entre en résonance avec l'importance théorique que Boas accorde au « *native point of view* » et prend sens dans son combat contre le racisme.

C'est à la figure du père Wilhelm Schmidt, que l'on présente parfois comme un « anti-Boas », qu'est consacré l'article suivant, de Floris Solleveld. Si Schmidt partage avec Boas, dont il est le contemporain, certains postulats (l'héritage humboldtien, le rejet du naturalisme et du déterminisme racial, la réévaluation des cultures dites « primitives »), son projet scientifique en diffère radicalement. À la tête de la revue *Anthropos* qu'il fonde en 1906, Schmidt s'appuie sur le réseau des missions catholiques qu'il met au service d'une ambition encyclopédique. Les données ethnologiques qu'il compile sont interprétées selon la théorie dite *Kulturkreislehre* (« théorie des cercles culturels ») pour confirmer certains dogmes catholiques, comme le monogénisme linguistique ou l'existence d'un monothéisme primitif universel. Floris Solleveld s'intéresse à la part linguistique de l'œuvre scientifique de Schmidt : sa conception stadiale de l'évolution des langues, son travail sur la classification des langues australiennes, son projet d'alphabet phonétique, sa constitution d'atlas linguistiques. Il montre comment Schmidt tente d'établir une typologie linguistique en appariant des regroupements et des divisions de familles de langues et de sphères culturelles. L'objectif recherché est de ramener la diversité à une sphère originelle commune. Floris Solleveld met ainsi bien en évidence la tension entre données empiriques et dogme catholique qui traverse le programme scientifique de Schmidt.

Pierre-Yves Testenoire étudie, quant à lui, trois recherches autour de la poésie orale menées dans le premier tiers du xx^e siècle : le travail de Jean Paulhan sur la poésie populaire à Madagascar, le projet d'anthropologie linguistique du père Marcel Jousse et les recherches de Milman Parry sur le fonctionnement formulaire de l'épopée. Si ces trois recherches jouent un rôle reconnu dans l'émergence du concept moderne d'oralité (Saussy 2016), elles occupent une place marginale dans l'historiographie actuelle de la linguistique. De fait, ces trois chercheurs, aux profils et intérêts divers, sont surtout reconnus dans d'autres champs : la littérature (Paulhan), les *oral literary studies* (Jousse, Parry), la philologie homérique (Parry). Un lien peut cependant être établi entre eux : tous trois sont des élèves d'Antoine Meillet. L'article de Pierre-Yves Testenoire porte sur le rôle du linguiste

dans l'orientation et la réception de ces trois entreprises scientifiques. Il décrit la manière dont Meillet, qui lit ces travaux depuis ses propres intérêts issus de la grammaire comparée et de la philologie classique, parvient à les mettre en relation entre eux ainsi qu'avec d'autres enquêtes ethnographiques contemporaines. Cette capacité à établir des liens entre des recherches menées sur des terrains très différents a favorisé la conception des spécificités de la composition orale de poèmes. Pierre-Yves Testenoire étudie, ce faisant, le rôle de Meillet et de ses élèves dans la construction du concept de « formule » des théories oralistes.

Enfin, la contribution d'Angela Senis nous emmène sur le territoire britannique. Elle porte sur les rapports entre la pensée de l'anthropologue d'origine polonaise Bronislaw Malinowski et celle du linguiste J. R. Firth. Angela Senis étudie d'abord les points de contact entre les deux savants et les circonstances de leur collaboration au début des années 1930 à la London School of Economics. Elle s'intéresse ensuite à la dimension proprement linguistique du travail de Malinowski – en particulier sa méthode de traduction – et à la réception de ses travaux par son confrère qui parle de « *Malinowski's contribution to linguistics* ». Angela Senis dégage trois aspects de cette contribution qui ont pu jouer un rôle dans le développement des idées linguistiques de Firth : la notion de « contexte de situation » que Firth reprend de Malinowski et qu'il affine pour faire du « contexte » un des concepts majeurs de sa théorie linguistique, les considérations sur les fonctions du langage et la prise en compte de sa dimension pragmatique. Ces apports n'empêchent pas de réelles divergences entre Firth et Malinowski : sur les méthodes de traduction ou sur les rapports entre linguistique et ethnographie. L'article d'Angela Senis, qui examine en détail l'ambivalence de l'attitude de Firth vis-à-vis des positions de Malinowski sur le langage, met en lumière un cas d'échanges fructueux sur le plan théorique entre un anthropologue et un linguiste.

Plusieurs problématiques communes se dégagent de ces quatre articles, au-delà des singularités de chaque cas examiné. Ce qui frappe, en premier lieu, est la dimension collective des entreprises scientifiques dont il est question. L'internationalisation de la science qui s'opère en ce début du xx^e siècle favorise l'émergence de projets de grande ampleur. Plusieurs programmes de description linguistique à une échelle continentale, voire mondiale, voient le jour : le *Linguistic Survey of India* (1898-1928) dirigé par George A. Grierson, le *Handbook of American Indian Languages* (1911-1943) de Boas, *Les langues du monde* (1924) sous l'égide de Cohen et Meillet, *Die Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde* (1926) de Schmidt, le projet d'enquête linguistique universelle amorcé au Congrès international des linguistes de La Haye (1928)... Ces programmes à visée encyclopédique supposent la collaboration d'une pluralité d'acteurs. Ils s'appuient sur les institutions créées au siècle précédent – sociétés savantes, revues, chaires universitaires, congrès internationaux, musées d'ethnographie, etc. – pour développer des réseaux de collabora-

teurs. Ceux-ci sont multiples et reposent sur des acteurs aux statuts professionnels divers : ce peuvent être des agents de l'administration coloniale, comme ceux que sollicitent Grierson ou l'Institut français d'anthropologie pour son enquête linguistique en 1913⁶, des missionnaires catholiques, comme ceux que mobilise Schmidt, des universitaires ou des autochtones, comme les collaborateurs formés par Boas. La coexistence de ces réseaux n'empêche pas des interférences ou des croisements (l'exemple d'Alfred Kroeber donné par Floris Solleveld qui est à la fois un des premiers élèves américains de Boas et l'un des correspondants de Schmidt). L'organisation de réseaux de plus en plus vastes aiguise les questions liées à la répartition du travail et aux relations entre les acteurs. Les articles rassemblés dans ce dossier illustrent, sur ce point, une diversité de situations : la division traditionnelle du travail entre le savant de cabinet et les informateurs sur le terrain, qu'adopte un Schmidt ou un Meillet, cohabite avec les pratiques savantes d'un Boas ou d'un Malinowski qui allient, encore que de façon différente, théorisation et expérience de terrain. L'étude de Chloé Laplantine aborde, par exemple, les problèmes que soulèvent la collaboration de Boas avec ses « *native ethnographers* » (Berman 1991 : 20)⁷. Les modalités de la participation des sujets « natifs » à la description des langues et des cultures présentent des enjeux d'ordre méthodologique, théorique et éthique. Le développement de projets à grande échelle interroge tant les méthodes que les rôles accordés aux différents acteurs, autochtones ou non, du travail scientifique : des questions qui émergent au début du xx^e siècle et que doivent affronter aussi bien les ethnologues que les linguistes.

Une deuxième question qu'abordent les études réunies ici est la question des transferts théoriques d'une science à l'autre. Dans le cas des échanges entre linguistique et anthropologie au xx^e siècle, un exemple vient spontanément à l'esprit : l'importation par Lévi-Strauss d'éléments de la phonologie structurale pour penser les systèmes de parenté. Ce cas célèbre et abondamment étudié présente la particularité d'être autant un cas de transfert qu'un cas de mise en scène d'un transfert. Lévi-Strauss a, en effet, beaucoup écrit sur l'importance du modèle linguistique. Il isole quelques principes de la phonologie structurale (le caractère inconscient de la structure, la valeur différentielle des éléments du système, la communication comme fonctionnement symbolique) à partir desquels il déclare construire sa méthode. Ce qu'il présente comme « la transposition de la méthode phonologique aux études de sociologie primitive » (Lévi-Strauss 1974 [1945] : 48) ne va pas sans ajustements ou efforts de « traduction ». Ainsi, la notion de fonction, centrale dans le modèle phonologique sur lequel il s'appuie, n'est pas mise en avant par Lévi-Strauss pour éviter les ambiguïtés avec le fonctionnalisme de l'école britannique

6 Le questionnaire de cette enquête linguistique est consultable dans *Institut français d'anthropologie. Comptes rendus des séances* 1 (1911-1913), p. 168-170.

7 Sur ces questions, voir aussi Joseph & Kalinowski 2022 : 81 *sqq.*

d'anthropologie, dont il cherche à se démarquer. En amont de ce cas emblématique, le présent dossier thématique documente plutôt le phénomène inverse : l'importation par les linguistes d'outils méthodologiques ou théoriques élaborés par les pratiques ethnographiques. Il illustre surtout la circulation des savoirs entre les deux domaines. On ne s'étonnera pas de cette circulation sur le plan méthodologique : que des ethnologues développent, par leur travail de terrain, des expertises dans le domaine de la description des langues, c'est ce que montrent les études de ce dossier, en particulier sur les problèmes de transcription, de translittération et de traduction. La circulation se fait aussi sur le plan technologique : depuis la première utilisation de phonographes pour une enquête (par Hubert Pernot, pour sa mission sur l'île de Chios, en 1898-1899), le perfectionnement des instruments d'enregistrement bénéficie tant aux linguistes, aux folkloristes, qu'aux ethnologues. Plus inattendus sont les cas de transfert sur le plan théorique. L'étude d'Angela Senis décrit pourtant comment les rudiments d'une théorie sur le langage tels qu'on les trouve chez Malinowski sont réélaborés sous forme de concepts au sein de la théorie linguistique de Firth. Chloé Laplantine, de son côté, met en évidence comment un programme d'anthropologie – la description des cultures d'Amérique du Nord – fournit les fondements de ce qui s'apparente, chez Boas, à un projet de linguistique générale. Pierre-Yves Testenoire, enfin, documente la façon dont le concept de « formule » s'élabore dans les premières années du siècle dans un va-et-vient entre plusieurs disciplines (ethnologie, linguistique, philologie, métrique...).

Un troisième aspect qui ressort de ces études est la puissance du débat sur les relations entre langues et cultures comme révélateur d'enjeux idéologiques. L'articulation de ces deux dimensions draine inévitablement des questionnements sur les origines et les causes de la diversité des langues et des sociétés humaines qui rencontrent les dogmes religieux. C'est précisément pour éviter le déplacement sur les terrains indécidables de la métaphysique et de la foi induit par ces approches holistes de l'Homme que des partitions du champ du savoir se mettent en place dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les textes réunis ici montrent néanmoins la persistance de programmes théologiques chez des savants du début du XX^e siècle (Wilhelm Schmidt, Marcel Jousse) qui infusent les études ethnologiques et linguistiques. Floris Solleveld souligne les raisons idéologiques qui sous-tendent l'opposition de Schmidt à la sociologie française de son temps (antisémitisme, antidreyfusisme, rejet de la Troisième République...). Schmidt est tout aussi virulent contre l'École d'anthropologie de Paris en raison de la philosophie matérialiste qui lui sert de fondement (Schmidt 1906), alors que Boas s'oppose aux thèses de cette même école à partir de toutes autres positions politiques (Boas 1904). Du relativisme de l'anthropologie américaine au fonctionnalisme anglais, en passant par le primitivisme de Lévy-Bruhl et son influence sur l'ethnologie et la linguistique françaises, tous ces courants sont traversés par des questions politiques. Ils charrient des po-

sitionnements idéologiques dont la cartographie ne se réduit pas à des clivages binaires (évolutionnisme/diffusionnisme, racisme/antiracisme...). Les participants à *The Conference of Anthropologists and Linguists* de 1952 ont tenté d'éviter ces débats en se mettant à l'école des « sciences exactes et naturelles » (Lévi-Strauss 1974 [1952] : 86). L'invocation répétée dans leurs textes des modèles de la théorie de la communication ou de la mécanique quantique joue le rôle d'échappatoire scientifique. Elle peut être lue comme une tentative de sortie du carrousel diabolique des relations entre linguistique et anthropologie.

BIBLIOGRAPHIE

- Auroux, Sylvain. 1982. *Linguistique et anthropologie en France 1600-1900*. Paris : Université Paris 7 (Travaux d'histoire des théories linguistiques série VIII, 1).
- Auroux, Sylvain, dir. 2007. [Dossier thématique] Le naturalisme linguistique et ses désordres. *Histoire Épistémologie Langage* 29(2) : 5-213.
- Berman, Judith. 1991. The Production of the Boas-Hunt Kwakw'ala Texts. *Working Papers for the XXVIth International Conference on Salish and Neighboring Languages, University of British Columbia, Vancouver, BC, August 15-17, 1991* : 1-36.
- Boas, Franz. 1904. The History of Anthropology. *Science* 20 : 513-524.
- Boas, Franz. 2018 [1911]. *Introduction du Handbook of American Indian Languages (1911)*. Trad. par Andrew Eastman & Chloé Laplantine. Limoges : Lambert Lucas.
- Boas, Franz, dir. 1911-1943. *Handbook of American Indian Languages*. 4 vol. Washington : Government Printing Office.
- Broca, Paul. 1862. La linguistique et l'anthropologie. *Bulletin de la Société d'anthropologie* 3 : 264-319.
- Buswell, James O., III. 1950. Some Comments on Hockett's "Language 'and' Culture: A Protest". *American Anthropologist* 52(2) : 284-286.
- Chavée, Honoré. 1862. Sur le parallèle des langues sémitiques et des langues indo-européennes. *Bulletin de la Société d'anthropologie* 3 : 198-209.
- Desmet, Piet. 1996. *La linguistique naturaliste en France (1867-1922) : nature, origine et évolution du langage*. Paris & Louvain : Peeters.
- Désveaux, Emmanuel. 2013. L'anthropologie américaine avant et après Boas. *Franz Boas : Le travail du regard*, dir. par Michel Espagne & Isabelle Kalinowski. Paris : Armand Colin. 77-90.
- Espagne, Michel. 2002. La question des imbrications culturelles chez Franz Boas. *Revue germanique internationale* 17 : 147-160 [<https://doi.org/10.4000/rgi.892>, consulté le 19/12/2021].
- Grierson, George A, dir. 1898-1928. *Linguistic Survey of India*. 11 vol. Calcutta: Government Printing House.
- Haoui, Karim. 1993. Classifications linguistiques et anthropologiques de la Société d'anthropologie de Paris. *Cahiers d'études africaines* 129 : 51-72.
- Hockett, Charles F. 1950. Language "and" Culture: A Protest. *American Anthropologist* 52(1) : 113.
- Hoiyer, Harry, dir. 1954. [Numéro thématique] Language in Culture, Proceedings of a Conference on the Interrelations of Language and Other Aspects of Culture. *American Anthropologist* 56(6/2).
- Hovelacque, Abel, Émile Picot & Julien Vinçon. 1880. *Mélanges de linguistique et d'anthropologie*. Paris : Ernest Leroux.
- Jakobson, Roman, Claude Lévi-Strauss, C. F. Voegelin & Thomas A. Sebeok. 1953. *Results of the Conference of Anthropologists and Linguists*. Baltimore : Waverly Press (Indiana University Publications in Anthropology and Linguistics Memoir, 8; Supplement to *International journal of American Linguistics* 19(2)).

- Jakobson, Roman. 1963 [1952]. Le langage commun des linguistes et des anthropologues. *Essais de linguistique générale I*, trad. par Nicolas Ruwet. Paris : Minuit. 25-42.
- Joseph, Camille & Isabelle Kalinowski. 2022. *La parole inouïe. Franz Boas et les textes indiens*. Toulouse : Anacharsis.
- Laurière, Christine, dir. 2015. *1913 : La recomposition de la science de l'Homme*. Paris : Lahic/DPRPS-Direction des patrimoines (Les Carnets de Bérose, 7) [<https://www.be-rose.fr/article675.html>, consulté le 19/12/2022].
- Lefèvre, André. 1876. La linguistique et l'anthropologie [compte rendu de Domenico Pezzi, 1875, *Introduction à l'étude de la science du langage*, trad. par V. Nourrisson. Paris : Sandoz – Fischbacher]. *Revue d'anthropologie* 5 : 487-493.
- Lefèvre, André. 1902. Cours d'ethnographie et linguistique. Treize années d'enseignement. *Revue de l'École d'anthropologie de Paris* 7 : 219-282.
- Lévi-Strauss, Claude. 1974 [1945]. L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie. *Anthropologie structurale I*. Paris : Plon. 43-69.
- Lévi-Strauss, Claude. 1974 [1952]. Linguistique et anthropologie. *Anthropologie structurale I*. Paris : Plon. 83-97.
- Meillet, Antoine 1921 [1905-1906]. Comment les mots changent de sens. *Linguistique générale et linguistique historique I*. Paris : Champion. 230-271.
- Meillet, Antoine 1921 [1906]. L'état actuel des études de linguistique générale. *Linguistique générale et linguistique historique I*. Paris : Champion. 1-18.
- Meillet, Antoine. 1936 [1933]. Linguistique et anthropologie. *Linguistique générale et linguistique historique 2*. Paris : Klincksieck. 84-89.
- Meillet, Antoine & Marcel Cohen, dir. 1924. *Les langues du monde*. Paris : Champion.
- Olender, Maurice. 1989. *Les langues du paradis. Aryens et sémites : un couple providentiel*. Paris : Seuil.
- Reichard, Gladys A. 1950. Language and Cultural Pattern. *American Anthropologist* 52(2) : 194-204.
- Renner, Egon. 2004. Franz Boas, l'anthropologie allemande et son transfert aux États-Unis. *Trautmann-Waller 2004* : 211-224.
- Saussy, Haun. 2016. *The Ethnography of Rhythm: Orality and its Technologies*. New York : Fordham University Press.
- Schmidt, Wilhelm. 1906. Die moderne Ethnologie/L'ethnologie moderne. *Anthropos* 1 : 134-163 ; 318-388 ; 592-644 ; 950-997.
- Schmidt, Wilhelm. 1926. *Die Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde*. Heidelberg : Winter.
- Sebeok, Thomas A. 1950. Reply to Hockett. *American Anthropologist* 52(2) : 286.
- Silva-Fuenzalida, Ismael. 1949. Ethnolinguistics and the Study of Culture. *American Anthropologist* 51(3) : 446-456.
- Taylor, Douglas MacRae. 1950. Language “and” or “in” Culture. *American Anthropologist* 52(4) : 559-560.
- Trautmann-Waller, Céline, dir. 2004. *Quand Berlin pensait les peuples. Anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*. Paris : CNRS Éditions.
- Trautmann-Waller, Céline. 2006. *Aux origines d'une science allemande de la culture*. Paris : CNRS Éditions.
- Voegelin, C. F. & Morris Edward Opler. 1949. Linguistics without Meaning and Culture without Words. *Word* 5(1) : 36-45.
- Voegelin, C. F. 1950. A “Testing Frame” for Language and Culture. *American Anthropologist* 52(3) : 432-435.
- Wartelle, Jean-Claude. 2004. La Société d'anthropologie de Paris de 1859 à 1920. *Revue d'histoire des sciences humaines* 10 : 125-171 [<https://doi.org/10.3917/rhsh.010.0125>, consulté le 19/12/2022].
- Weber, Florence. 2015. *Brève histoire de l'anthropologie*. Paris : Flammarion.
- Whorf, Benjamin Lee. 1952. *Collected Papers on Metalinguistics*. Washington : Department of State, Foreign Service Institute.